

**JULIEN DASSIN**

# **Il était une fois nous deux**

**Joe  
Dassin,  
mon  
père**

**L'Archipel**





JULIEN DASSIN

*avec Thierry Wolf*

IL ÉTAIT UNE FOIS  
NOUS DEUX

Joe Dassin, mon père

**l'Archipel**

Cet ouvrage a été réalisé en collaboration avec Thierry Wolf  
(FGL Productions).

Les photos du cahier central proviennent de collections  
personnelles des auteurs et de leur famille.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Contact : [info@lisez.com](mailto:info@lisez.com)

Éditions de l'Archipel  
92, avenue de France  
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-5240-0

Copyright © L'Archipel, 2025.

## I

### Adulte à quinze ans

Je suis devenu adulte à quinze ans.

Le proviseur de la pension dans laquelle on m'a placé est venu me chercher en classe pour m'ordonner de rejoindre un taxi stationné devant le château de Chamousseau, cet institut où je reste emprisonné durant toute l'année scolaire.

Je connais bien ce taxi. C'est celui que je prends pour m'évader de cette école de riches. J'ai eu la bonne idée de choisir l'option « golf ». Sachant que l'école ne possède pas de green, ils ont bien été obligés de me transporter jusqu'au parcours le plus proche. Ainsi, je peux m'évader chaque semaine par la grâce de ce taxi providentiel qui me conduit à quelques kilomètres de là. Ailleurs, où l'herbe est toujours plus verte... Pas besoin du sac mortuaire de l'abbé Faria comme dans *Le Comte de Monte-Cristo*. Pour quelques leçons de putting, je m'évade de ce « cloître » scolaire de triste réputation. Des années plus tard, de nombreux pensionnaires feront d'ailleurs état de mauvais traitements subis durant leur scolarité.

— Julien, dépêchez-vous ! Le taxi vous attend !

Je saute presque à pieds joints à l'intérieur du véhicule, trop heureux de franchir les murs de ce pensionnat qui tient plus du centre pour une jeunesse dorée un peu délaissée par sa famille que de l'usine à bac. En faisant mon plus beau sourire au chauffeur, que je suis toujours content de retrouver, je prends place dans sa Citroën Xantia qui sent le tabac humide.

Ce jour-là, mon conducteur-sauveur ne se retourne même pas pour me lancer son habituel « Bonjour, mon Julien ! » D'ordinaire si volubile, il garde la mâchoire serrée. J'imagine qu'il a dû passer une mauvaise journée dans les embouteillages...

Pour détendre l'atmosphère, je lui demande de mettre un peu de musique. Mais il semble ne rien entendre et refuse de croiser mon regard... J'insiste :

— Tu nous mets un peu de musique ? La radio, si tu veux...

Pour toute réponse, il ôte sa main droite du volant et attrape son autoradio encastrable (à l'époque, les voitures étaient toutes équipées d'autoradios amovibles, pour éviter les vols). Puis, d'un seul coup, il le jette par la vitre, restée entrouverte, sans doute pour mieux évacuer les effluves du mégot qu'il a toujours aux lèvres.

Durant les 260 kilomètres qui séparent le château de Chamousseau de ma destination, le chauffeur ne pipera mot. Je n'ose plus lui adresser la parole, de peur que sa prochaine réaction soit de me balancer hors du véhicule qui roule en trombe sur l'autoroute A10...

Arrivé à hauteur d'Élancourt, j'aperçois une petite escouade de gendarmerie, gyrophares tourbillonnant dans la nuit. Des motards s'approchent du taxi pour lui ordonner de les suivre. Le chauffeur s'exécute et le

convoi s'enfonce à toute allure dans les rues sinueuses de cette banlieue de l'Ouest parisien. Quelle bêtise ai-je encore pu faire pour me retrouver attendu, puis escorté par les forces de l'ordre ?

Notre convoi, qui ressemble bientôt à celui d'un président africain en visite protocolaire, arrive à son terminus : le village de Feucherolles. Arrêt devant une maison que je connais bien... Cette bâtisse de plus de mille mètres carrés que mon père a fait construire et que ma mère habite depuis lors.

Nous nous garons sur le parking des invités, puisque tous les abords de la maison sont déjà saturés d'autres véhicules. Ce qui, là encore, est parfaitement inhabituel. Puis on m'extrait presque *manu militari* de la voiture. Mon chauffeur, qui n'ose toujours pas me regarder dans les yeux, repart aussi vite qu'il était venu.

Je me retrouve propulsé dans la maison de ma mère, Christine Dassin, née Delvaux, qui vient de s'éteindre dans sa quarante-sixième année.

Le monde s'écroule un peu plus autour de moi. Ma mère est décédée le matin même, mais ses enfants et sa famille n'ont été prévenus que dans la soirée.

À compter de cette nuit-là, l'insouciant élève d'un pensionnat de province est devenu un jeune adulte livré à lui-même.

À tout juste quinze ans, je vais devoir gérer un domaine de plusieurs hectares, émettre des fiches de paie pour des « vieux » – ces quelques adultes employés du domaine qui deviennent mes salariés – et, surtout, prendre très vite goût aux nouilles. En effet, les royalties des ventes de disques se révéleront bien

insuffisantes pour me permettre d'entretenir la villa pharaonique qu'avait voulue mon père.

Mon père ? Vous le connaissez tous ! Vous ne connaissez que lui... Et mieux que moi ! C'est Joseph Ira Dassin, dit Joe, ce chanteur américain né à New York le 5 novembre 1938. Celui qui, en quinze ans de carrière, est devenu l'un des artistes préférés de l'Hexagone, ainsi que le chanteur « français » le plus connu au monde. Fils du non moins célèbre réalisateur Jules Dassin et d'une violoniste classique, Béatrice Launer.

Cette fois, je suis officiellement orphelin, puisque mon père est mort le 20 août 1980. Cinq mois après ma naissance.

C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai du mal à dire « Papa » lorsque je l'évoque et préfère dire « Dassin », ou « Joe ». Pudeur d'un enfant qui n'aura pas eu l'occasion de faire résonner l'un des plus beaux sons qu'un adulte puisse entendre à son oreille : « Papa ! »

Un mot qui, quelle que soit la langue dans laquelle il est dit, caresse l'ouïe de celui qui l'entend prononcer par sa progéniture.

En août 1980, Joe Dassin meurt foudroyé par une crise cardiaque alors qu'il est attablé au restaurant Chez Michel et Éliane, à Papeete, dans cette lointaine Polynésie qu'il adore. Entouré de ma grand-mère Béatrice, de mon grand frère Jonathan – fils aîné, puisque né dix-huit mois avant moi –, qui est en train de jouer sur le parquet du bistrot.

Je suis là aussi, encore dans mes langes. On m'a raconté que le petit Julian (puisqu'à l'état civil, je ne

suis pas « Julien » mais « Julian ») s'était endormi dans sa poussette. Je n'en ai évidemment aucun souvenir... Mais qui voudrait se souvenir d'avoir assisté à la mort de son père ?

Sont également présents quelques collègues de travail de Joe, l'un de ses paroliers fétiches, le talentueux Claude Lemesle, ainsi que son guitariste et ami Tony Harvey. Soit une douzaine de convives pour partager un dernier joyeux déjeuner avant le départ pour la petite île de Tahaa, à 200 kilomètres de là.

Joe était arrivé trois jours plus tôt et semblait heureux de partager un bon repas avec sa famille et ses amis. Dernière halte avant de faire découvrir son futur refuge à Béa, ma grand-mère, dont c'était le premier voyage en Polynésie.

Depuis ma naissance, beaucoup de rumeurs courent sur le destin de Joe Dassin et la raison de son décès. Le public ne sait pas qu'il a déjà eu des alertes cardiaques. En avril 1969, notamment, une sommité médicale, le docteur Louis Schwartz, avait diagnostiqué un infarctus, Joe était resté couché sans bouger durant un mois.

— À trente ans, ma vie est foutue ! Au moment où tout commençait à bien marcher ! Je ne pourrai plus faire de scène...

Finalement, après des soins intensifs, on conclut à une péricardite virale. Mais le cœur de Joe, qui va vivre à cent à l'heure durant les quinze années que durera sa carrière, sera souvent mis à rude épreuve.

Il faut aussi se souvenir qu'il avait été réformé du service militaire obligatoire en raison d'un souffle au cœur. Mais surtout qu'un mois avant son départ pour Tahiti, il a encore été victime d'un malaise, dans le sud

de la France, à Cannes, obligé d'annuler son habituelle tournée d'été.

Ma grand-mère Béa témoigne :

— J'avais demandé à son médecin qu'il le garde en observation encore un mois. Malheureusement, celui-ci avait déjà promis à mon fils qu'il pourrait quitter l'hôpital au bout de cinq jours. Joe n'avait qu'une hâte : rejoindre la Polynésie avec ses deux enfants et moi. Il était fou de joie de partir à Tahaa et c'est en blaguant qu'il a rempli nos assiettes ce jour-là. J'étais assise en face de lui. Nous allions attaquer les crudités lorsque sa tête s'est affaissée sur sa poitrine. Sans autre signe avant-coureur.

Selon Claude Lemesle, Joe était en train d'écrire la recette d'un cocktail sur un coin de nappe. Un bout de papier qu'il a toujours conservé et sur lequel on voit distinctement l'écriture changer. Les derniers mots prononcés par mon père auraient été :

— Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Sur cette île perdue au milieu du Pacifique Sud, « le chanteur », comme les Polynésiens qu'il croisait le surnommaient, laisse ses amis et sa mère totalement désespérés. Déjà, les téléscripteurs de toutes les agences de presse commencent à crépiter. La nouvelle s'est répandue telle une traînée de poudre. Tous les paparazzis de l'Hexagone veulent une part du butin que représente la mort d'un artiste célèbre. Des proches deviennent tous ses « meilleurs amis » et les complotistes de l'époque échafaudent mille scénarios pour expliquer la disparition du chanteur si loin de chez lui.

Sur place, la réalité revient implacablement à la face de ceux qui ont partagé ses derniers instants. Il

y aura un temps pour la légende, mais pour l'heure, il faut faire très vite. Même si le mois d'août n'est pas la période la plus chaude en Polynésie française, le thermomètre local descend quand même rarement au-dessous de 28 °C ! Cette île à l'ombre de sommets volcaniques et entourée de superbes lagons n'est pas équipée pour conserver une dépouille très longtemps.

Anéanti par la perte de son fils unique à 16 000 kilomètres de Paris, ou d'Athènes où vit sa seconde femme Melina Mercouri, mon grand-père Julius, dit Jules, va devoir très vite trouver une solution pour rapatrier et faire inhumer son défunt fils. Ma grand-mère Béatrice raconte encore :

— J'étais dans un terrible état de choc, comme dans un état second. Il m'était impossible de prendre la moindre initiative. D'ailleurs, je n'y pensais même pas. Aussi, ce sont les amis de Joe qui ont pris la décision d'organiser une cérémonie religieuse avant que son corps soit rapatrié vers les États-Unis. La cérémonie a eu lieu à la morgue de Papeete. Le rabbin m'a indiqué que la coutume veut que l'on dépose sur le corps un petit morceau d'un vêtement de la mère. Alors il a déchiré une partie de la tunique blanche que je portais sur un pantalon et l'a posée sur le corps de mon fils. Bien sûr, je possède toujours aujourd'hui le reste de cette tunique.

Joe voulait montrer à sa mère le terrain qu'il avait acheté, où il souhaitait faire construire un refuge qui deviendrait son havre de paix : Tahaa. Une petite île isolée, en face de Bora-Bora, où le temps semble s'être arrêté. Un territoire d'à peine 90 kilomètres carrés qui

fait partie des îles Sous-le-Vent, dans l'archipel de la Société.

— J'ai une tendresse énorme pour Tahiti, racontait Joe. Ce sont des gens qui travaillent lorsqu'ils ont vraiment besoin de travailler. S'ils ont besoin d'une moto qui coûte 150 dollars et que le job rapporte 300 dollars par mois, ils vont travailler quinze jours et pas un jour de plus. De quoi gagner le juste montant dont ils ont besoin, c'est fascinant !

Mon frère et moi possédons toujours ce lopin de terre lointaine. Je n'ai jamais voulu m'y rendre ni voir la plaque apposée dans ce qui semble être devenu un parking et qui indique : « Ici est mort le chanteur Joe Dassin. » Le havre de paix voulu par mon père est resté à l'état de friche depuis ce jour maudit d'août 1980.

À 22 kilomètres de Bora-Bora et plus de 200 kilomètres de Tahiti, que faire d'une dépouille lorsque le thermomètre oscille autour de 30 °C ? Pas de funérarium, aucun moyen de conserver un corps, qui plus est celui d'une vedette de la chanson que les paparazzis, attirés comme les requins de récif à pointes noires de l'océan Pacifique, ne vont pas manquer de vouloir traquer sans relâche.

Mon pragmatique grand-père comprend très vite que les 6 000 kilomètres qui séparent Los Angeles de cette île du Pacifique rendent la deuxième plus grande ville américaine bien plus accessible que le lointain vieux continent. Tahiti ne sera pas la dernière résidence de son fils unique. Ni même Paris, où Joe résidait pourtant depuis dix-huit ans.

Alors, Jules va tout organiser. C'est ainsi que Joe Dassin, chanteur adulé en France et dans de

nombreux pays d'Europe, ira trouver le repos au cimetière des étoiles. Le Hollywood Forever Cemetery, où reposent des vedettes du cinéma muet et de l'âge d'or du septième art, sera la dernière demeure de Joseph Ira Dassin. Entouré de Douglas Fairbanks et Rudolph Valentino, Tyrone Power ou encore Judy Garland, Joe Dassin réside en Californie pour l'éternité.

À quelques pas de sa pierre tombale, on peut même admirer la sépulture monumentale d'un autre musicien plaquant un dernier accord sur sa Gibson de marbre : Johnny Ramone, du fameux groupe punk The Ramones, plus célèbre dans les clubs de New York ou de Soho, à Londres, que dans les talk-shows de l'establishment. Le guitariste créateur de « Blitzkrieg Bop » n'aura jamais eu les honneurs des émissions de Guy Lux ou de Maritie et Gilbert Carpentier, mais il voisine avec l'un des artistes habitués des mythiques émissions de variétés françaises des seventies.

La proximité du chanteur au costume blanc et de ce guitariste punk me rappelle que l'un des musiciens de Joe m'avait dit un jour :

— Ton père ? C'était un vrai punk !

Sans doute une allusion à son tempérament slave et aux excès dont il pouvait être coutumier lorsqu'il se lâchait au cours de quelques soirées euphoriques entre amis.

Joe demeure surtout au côté de ses grands-parents, Samuel et Berta, qui sont enterrés à quelques mètres de lui, d'où le choix de mon grand-père d'inhumer son fils dans ce cimetière.

Même à 10 000 kilomètres de Paris, Joe ne sera pourtant jamais oublié de son public, puisque son fidèle

fan-club y déposera une plaque, puis très régulièrement des fleurs.

Au milieu de toutes ces vedettes de cinéma, un art qui était si cher à son père, je trouve qu'il est bien. J'aime beaucoup ce cimetière aux pelouses tondues de près, comme celles d'un stade. De son vivant, mon grand-père Jules se chargeait de l'entretien de la sépulture de son fils. Une petite dame payée par lui venait ainsi régulièrement s'occuper de la tombe. Depuis le décès de Jules, c'est moi qui, aujourd'hui encore, règle les frais annuels pour le repos éternel de mon père. C'est dans l'ordre des choses : la famille reste la famille et l'on doit en prendre soin. Des vivants mais aussi des morts, ceux qui nous ont précédés et qui, s'ils n'avaient pas existé, ne nous auraient pas permis d'être sur cette Terre... « Et si tu n'existais pas, dis-moi pourquoi j'existerais », écrivaient si justement Pierre Delanoë et Claude Lemesle.

De son vivant, Joe Dassin n'aura jamais eu l'occasion de connaître le succès au pays de l'Oncle Sam. Nul n'est prophète en son pays ! Grâce à son père, il tient une petite revanche, puisqu'il est enterré dans le Hollywood Forever Cemetery de Los Angeles, en Californie, dont les pelouses sont vertes comme les greens des terrains de golf qu'il aimait parcourir et pour lesquels j'ai le même attrait.

Mais mon père, qui était 100 % américain – ce que beaucoup se refusaient à croire tant son français était impeccable –, ne se sentait jamais mieux qu'en Europe et dans cette France où il avait fait ses premiers pas de chanteur. Carrière qui s'était offerte à lui alors qu'il ne s'y prédestinait pas.

Si Joe Dassin est venu s'installer définitivement en France dès 1962, il y avait fait de nombreux séjours,

notamment durant son enfance. Il devait avoir douze ans quand il y suivit sa famille et ce père réalisateur et globe-trotter que les projets de films trimballaient de territoire en territoire.

En 1949, Jules Dassin, mon grand-père, est obligé de quitter son Amérique natale. D'abord pour Londres, puis l'Italie et la Suisse. Déjà célèbre, il est pourchassé pour avoir appartenu brièvement au Parti communiste américain, qu'il avait pourtant quitté en 1939, comme beaucoup d'autres, après la conclusion du pacte germano-soviétique. Mon grand-père fut dénoncé par un de ses collègues, le cinéaste Edward Dmytryk, qui n'a pu résister à la pression de la Commission parlementaire sur les activités antiaméricaines.

Une période passée à la postérité sous le nom de « maccarthysme », du nom de ce sénateur cynique apparu sur le devant de la scène politique américaine et qui, durant quatre années, allait tourmenter nombre d'artistes importants, tels mon grand-père ou son ami Charlie Chaplin. Les deux réalisateurs, comme des dizaines d'autres et plusieurs milliers d'Américains, furent soumis à de terribles enquêtes judiciaires et policières, en pleine « guerre froide » opposant alors les États-Unis à l'URSS.

Souvent dénoncés par des collègues ou des proches, ils subissaient l'opprobre de la nation américaine et se retrouvaient dans l'obligation de s'exiler pour continuer à travailler. Une implacable méthode mise en place par le sénateur Joseph McCarthy, qui ne l'emporta pas au paradis, puisqu'il fut destitué dès 1954, avant de sombrer dans l'alcoolisme et de mourir trois ans plus tard.

En attendant, mon grand-père respirait l'air frais de l'Europe et installait sa famille au gré de ses projets

artistiques. Sa première destination fut l'Angleterre, simplement parce que c'est là qu'on lui proposa un premier contrat en dehors d'Hollywood. Jules m'a raconté que les agents zélés de McCarthy continuaient de le persécuter au-delà des mers, n'hésitant pas à contacter les producteurs européens qui souhaitaient le faire travailler, les menaçant de ne jamais distribuer au pays de l'Oncle Sam les films qu'ils produisaient si Jules en était le metteur en scène !

La famille de Jules Dassin sera ballottée de pays en pays au rythme des contrats de mon grand-père. Joe connaîtra ainsi pas moins de onze écoles durant sa petite enfance. Faute de temps pour se fixer, il ne pourra se faire des amis bien longtemps et n'aura pas de copains d'enfance. Une situation similaire à la mienne, puisque je fréquenterai presque autant d'écoles que lui et serai brinquebalé de l'école publique de Feucherolles en écoles privées : La Tournelle à Septeuil, l'Ermitage Internationale School à Maisons-Laffitte, le Collège alpin Beau Soleil à Villars-sur-Ollon, ou encore le château de Chamousseau, près de Châteauroux. Des écoles parfois très onéreuses, mais mon grand-père aura à cœur de prendre en charge les frais de scolarité et d'aider ma mère, afin que ses petits-enfants reçoivent une aussi bonne éducation que celle qu'il avait donnée à son fils Joseph.

Ma grand-mère Béatrice et mon grand-père Jules avaient toujours mis un point d'honneur à offrir la meilleure éducation possible à leurs trois enfants. Très vite, ils avaient décelé chez leur fils une vive intelligence qui ne demandait qu'à s'exprimer :

— En classe, racontait ma grand-mère, Joe a toujours été le premier. C'est en Suisse qu'il a

commencé à apprendre le français. Lorsque nous sommes arrivés à Savigny-sur-Orge, en France, il avait treize ans. Au bout de six mois, il était déjà le premier de son lycée.

Joe fréquentera ainsi plusieurs écoles prestigieuses. Des collèges en Angleterre, des établissements privés en Italie, puis l'École internationale de Genève et le fameux Institut Le Rosey, toujours en Suisse, sans doute l'un des plus célèbres internats pour les enfants de l'intelligentsia internationale. C'est pourtant en France qu'il obtiendra son baccalauréat avec mention « bien », en 1956. Ce diplôme n'existant pas en Suisse, la famille avait décidé de lui faire traverser la frontière pour passer cet examen susceptible de lui offrir de nouvelles opportunités. À l'époque, la France était la deuxième puissance économique mondiale !

Sous ce rapport, mon frère et moi ne souffrirons pas la comparaison avec notre père. Après le décès de notre maman, Jonathan s'est très rapidement envolé pour la Polynésie, tandis que je prenais la décision d'arrêter mes études... Avant d'en éprouver quelques remords : repensant à ce que me disaient ma mère Christine et mon grand-père Jules sur l'importance de l'apprentissage, je me suis finalement réinscrit dans un institut pour y préparer un bac G.

Mes bonnes résolutions n'ont pas débouché sur grand-chose... Difficulté à me motiver, alors que j'habitais seul dans cette grande maison de Feucherolles ? Plus sûrement aussi à cause de l'examineur, qui m'accueillit à l'oral avec ces mots :

— Vous êtes comme les autres ! Ne croyez pas que, parce que vous êtes le fils Dassin, ça sera plus facile pour vous !...

*Il était une fois nous deux*

De fait, ce ne fut pas vraiment plus facile ! Tout l'inverse de mon père, qui était très doué pour les études, puisque après trois années de faculté de médecine à l'université du Michigan à Ann Arbor et une réorientation salvatrice, il avait décroché une licence en anthropologie, suivie d'un doctorat après avoir soutenu une thèse sur les Amérindiens Hopis.

Un temps, il pensa devenir professeur, mais après un stage dans une réserve indienne, il comprit assez vite qu'il n'était pas fait pour passer sa vie à la chaire d'une école, ni même pour poursuivre ses recherches en sciences humaines, qu'il adorait pourtant. Son diplôme en poche, il décida de rejoindre en Europe sa mère et ses sœurs. Mes grands-parents avaient divorcé et c'est Béa, ma grand-mère, qui était venue s'installer avec ses filles à Paris. C'est ainsi que Joe décida de les rejoindre.

## Nous entrerons dans la carrière...

Je suis un enfant de la balle par tradition, mais surtout par quasi-obligation. Si je me retrouve dans les magazines people dès mon plus jeune âge, avec mon frère et ma mère, sachez que je ne l'ai pas vraiment choisi. Mon grand-père non plus n'avait pas voulu que son fils Joe fasse carrière dans les métiers du spectacle.

— Joe a le talent de sa mère... Je ne souhaitais pourtant pas qu'il fasse cela. Mais lorsque je le vois sur scène, je suis fier de lui ! disait Jules, interrogé dans les coulisses de l'Olympia.

Encore jeune adulte immature, je deviens pourtant une personnalité people sans m'en apercevoir. Un « fils de » de plus, que l'on trimballe de plateaux télé en émissions de radio. Je n'ai pourtant qu'une seule ambition : survivre !

Au décès de ma mère, en décembre 1995, j'endosse un costume de lumière... à moins que ce ne soit celui de représentant de commerce de la famille Dassin. Ce que mon frère, lui, ne souhaite surtout pas faire.

C'est ainsi que je fais mes premières armes en télé. Notamment chez Thierry Ardisson, dont la simple évocation du nom me terrorise. Je sais que près de lui campe le sniper en chef : Laurent Baffie. Je m'inquiète d'un traquenard dans lequel je pourrais tomber.

L'attaché de presse que la maison de disques Sony Music m'a choisi lève mes réticences. Ce spécialiste des médias n'est vraiment pas comme les autres : c'est une figure de son métier. Une légende de la promotion passée par la programmation de Canal +, un homme capable de désarçonner le plus difficile des programmeurs : Bernard Nové-Josserand. Surnommé « le Grand Fripé » par Guy Marchand, le chanteur-comédien dont il s'occupait aussi, parmi tant d'autres.

Nové-Josserand, « Nové » pour les intimes, était effectivement toujours un peu « fripé » et déplaçait sa grande carcasse de cent quatre-vingt-dix centimètres, toujours vêtu d'un vieux pantalon et d'un blouson en jean délavé ou pas lavé du tout. La poche revolver de sa liquette renfermait une flasque de whisky et un paquet de Gitanes sans filtre. Bernard ne fixait ses rendez-vous qu'au Beverley, en bas de l'avenue des Champs-Élysées. À la fin du repas, lorsque vous commandiez un café, il réclamait une nouvelle bouteille de rouge, alors qu'il avait déjà éclusé un litre de vin à lui seul durant le déjeuner. Un véritable personnage de roman, à la fois dingue et si attachant, qui allait me protéger de tous ces médias désireux de se « faire » le « fils de » ou de démolir la statue iconique de Joe Dassin.

# l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?  
Il y en a forcément un autre  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.lisez.com/larchipel/45](http://www.lisez.com/larchipel/45)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/editionsdelarchipel/](http://www.facebook.com/editionsdelarchipel/)



[@editions\\_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser  
par Atlant'Communication